HAL open science

Portraits engagés d'adolescentes entre deux cultures.

Isabelle Charpentier

To cite this version:

Isabelle Charpentier. Portraits engagés d'adolescentes entre deux cultures. : Conflits genrés, culturels et sociaux dans deux romans pour la jeunesse de Jeanne Benameur. Raison-publique.fr : arts, politique, société, 2010, "Martha Nussbaum – Emotions privées, espace public" et "La littérature pour la jeunesse : une école de la vie?", 13, pp.337-350. hal-03680956

HAL Id: hal-03680956

https://u-picardie.hal.science/hal-03680956

Submitted on 29 May 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Portraits engagés d'adolescentes entre deux cultures. Conflits genrés, culturels et sociaux dans deux romans pour la jeunesse de Jeanne Benameur

Isabelle Charpentier[1]

Professeure de français pendant vingt ans en collège de banlieue parisienne, aujourd'hui écrivaine « vivant de sa plume » depuis 2000, Jeanne Benameur est née en 1952 dans une petite ville algérienne près de Constantine. Son père, sans diplôme, d'origine tunisienne, de langue maternelle arabe, s'expatrie à la fin de la Seconde Guerre mondiale en Algérie, où il devient surveillant en chef de prison. Sa mère, fille d'immigrés vénitiens, est née dans le Nord de la France au sein d'une famille de mineurs, de langue maternelle italienne et est titulaire du Certificat d'Études Primaires. Quittant l'Algérie avec sa famille au début du conflit colonial, en décembre 1957, J. Benameur passe son enfance à La Rochelle. À l'issue d'une scolarité primaire et secondaire brillante, la cadette devient ainsi la première de la fratrie de quatre enfants à effectuer des études universitaires, en Lettres Modernes, Littérature Comparée et Latin. Écrivant exclusivement en français, la langue d'adoption de sa famille, elle obtient en 1999 un succès d'estime avec la publication de son premier roman de littérature générale *Les Demeurées* (Denoël). Mais c'est essentiellement grâce à ses fictions narratives destinées aux « jeunes publics » – *i.e.* définissant un horizon de réception spécifique[2], par ailleurs lié aux représentations évolutives de l'enfance et de l'adolescence[3] –, publiées notamment chez Thierry Magnier et étudiées dans les classes de français des collèges depuis une dizaine d'années, qu'elle se fait connaître et reconnaître par des instances de prescription et de légitimation scolaires et médiatiques (représentants de l'Éducation nationale, documentalistes, bibliothécaires de section jeunesse, critiques littéraires spécialisés dans ce sous-espace du champ de la production littéraire…). Auteure « engagée » dans ses ouvrages (pour elle, « toute écriture poétique est éminemment politique »[4]), membre notamment de l'association

---

[1] Politiste et sociologue, Isabelle Charpentier est Docteure en Science Politique et Maître de Conférences en Science Politique à l'Université de Versailles – Saint-Quentin-en-Yvelines. Elle est chercheuse au Centre d'Analyse des Régulations Politiques dans cette même université, et chercheuse associée au Centre de Sociologie Européenne (CSE – EHESS – CNRS).

[2] Voir B. Ferrier, *Tout n'est pas littérature ! La littérarité à l'épreuve des romans pour la jeunesse*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009.

3 Sur cet aspect, voir I. Nières-Chevrel, *Introduction à la littérature de jeunesse*, Paris, Didier Jeunesse, 2009 ; N. Prince, *La Littérature de jeunesse*, Paris, Armand Colin, 2010 et F. Gaiotti, *Expériences de la parole dans la littérature de jeunesse contemporaine*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009, notamment p. 16-17.

[4] Sauf indication contraire, les citations sont extraites d'un entretien avec J. Benameur, réalisé en septembre 2006. Elle se dit « située radicalement à gauche… de façon frontale » depuis ses années estudiantines dans la période de l'après Mai 68, et proche aujourd'hui du Parti socialiste.

« Parrains par Mille » qui s'occupe d'adolescents en difficultés, collaborant ponctuellement avec des mouvements féministes comme « Ni putes ni soumises », J. Benameur intervient aussi régulièrement à la demande d'associations de bibliothèques de rue afin d'animer en résidence des ateliers d'écriture dans les quartiers dits « sensibles » ou auprès de publics ouvriers.

Les thématiques et les personnages « métissés », d'un double point de vue culturel et social, privilégiés depuis 1992 par l'écrivaine dans ses ouvrages à succès, régulièrement réédités, destinés aux adolescents[5], sont inséparables de la trajectoire sociobiographique de l'auteure, elle-même très marquée par sa double culture d'origine. En prise directe avec des problèmes de société qui constituent le contexte constant et le support majeur des intrigues[6], nourris par l'actualité, (apparemment) rétifs aux stéréotypes, ces romans graves et réalistes à tonalité « humaniste » n'éludent en rien l'âpreté de l'existence. Ils mettent en scène des adolescents des deux sexes, âgés de 13 à 16 ans, issus de l'immigration maghrébine et/ou élevés dans des milieux populaires. Vivant dans des « cités » défavorisées de banlieue parisienne, ils sont confrontés assez classiquement à l'univers « des adultes », mis en scène sous des modalités diverses – certains pères sont ainsi descendus de leur piédestal d'autorité, tandis que certaines mères ne constituent manifestement pas un modèle d'identification, mais incarnent tout au contraire une tradition à ne surtout pas reproduire. En révolte contre la culture familiale héritée et les inégalités sociales, en quête identitaire, les jeunes protagonistes tourmenté(e)s sont confrontés à des difficultés familiales touchant les adultes de leur entourage immédiat (divorce des parents, mort du père…), à des crises existentielles personnelles (déchirement entre l'amour filial et un sentiment implicite de honte sociale lié à la découverte de « l'autre » culture promue par l'école…) et/ou à des choix cruciaux pour leur vie future (orientation professionnelle dissonante par rapport aux rôles familiaux/sociaux assignés…). Dans ces romans d'apprentissage qui posent la question du bien et du mal, où rien n'est jamais acquis et où l'éventualité de « mal finir » n'est pas éludée, les chemins semés d'embûches et de questionnements que les protagonistes, comptant essentiellement sur eux-mêmes, doivent parcourir, vont leur permettre *in fine* de se construire et de grandir. Le thème des liens et conflits entre générations (père/fils ; père/fille ; mère/fils ; mère/fille ; grand-père/petit-fils) et au sein de la fratrie (frère/sœur ; sœur/sœur), ainsi que celui de l'écartèlement entre deux

[5] Notamment J. Benameur, *Samira des Quatre-Routes*, Paris, Père Castor Flammarion, 1992 ; *Adil cœur rebelle*, Paris, Père Castor Flammarion, 1994 ; *Pourquoi pas moi ?*, Paris, Hachette Jeunesse, 1997 ; *Ca t'apprendra à vivre*, Paris, Seuil Jeunesse, 1998 ; *Si mêmes les arbres meurent*, Paris, Thierry Magnier, 2000.

[6] Pour d'autres exemples de cette thématique dans la littérature pour la jeunesse, voir K. Attikpoé [dir.], *L'Inscription du social dans le roman contemporain pour la jeunesse*, Paris, L'Harmattan, 2008.

cultures et deux fidélités présentées comme sinon inconciliables, au moins largement conflictuelles, que matérialise notamment un rapport tendu à la langue arabe maternelle (cf. *infra* note 14), apparaissent également centraux dans cette œuvre où, par une sorte d'éthique tacite, les métis culturels sont aussi et toujours, selon la belle expression de Claude Grignon, des « métis sociaux »[7] en devenir. En ce sens, les ouvrages s'intéressent particulièrement aux espaces de sociabilité autres que le cercle familial (l'école et le quartier) où les adolescent(e)s-personnages sont inséré(e)s, aux représentations qu'ils en ont et aux usages qu'ils en font. Enfin, les effets liés au genre et aux rapports sociaux de sexe asymétriques font l'objet d'une attention récurrente : la domination masculine pesant fortement, sous des modalités diverses, sur les filles issues de l'immigration maghrébine est ainsi particulièrement soulignée. J. Benameur s'attache à traiter spécifiquement la déchirure expérimentée par les adolescentes entre la culture familiale traditionnelle héritée et la culture de l'école transmise ; elle insiste sur les rôles cruciaux des « rencontres fondatrices »[8] avec des enseignantes médiatrices avec qui se tissent des liens affectifs de confiance forts, mais aussi sur ceux des passions artistiques et, plus généralement, de l'éducation dans l'émancipation des jeunes filles d'origine maghrébine ; elle met en mot leurs révoltes contre les relégations, leurs souhaits d'indépendance, de réalisation professionnelle et de mobilité sociale. De manière plus originale encore, certains romans mettent aussi en scène des conflits entre pairs adolescent(e)s, qui s'affrontent (et/ou parfois s'apprivoisent progressivement) comme porteur(se)s de valeurs et de visions du monde opposées, souvent en lien avec des socialisations familiales et des origines sociales, économiques et culturelles différenciées.

Mêlant les deux aspects (confrontations inter- et intra-générationnelles), *Samira des Quatre-Routes* et *Pourquoi pas moi ?*, deux des romans pour la jeunesse les plus connus de J. Benameur auxquels on a choisi de s'intéresser plus spécifiquement ici, organisent entièrement leur intrigue autour de deux jeunes « héros féminins »[9], narratrices et véritables actrices principales des récits – placées donc d'emblée dans une position inhabituelle, le rôle de moteur de la fiction se déclinant traditionnellement au masculin. Hiérarchie genrée des pouvoirs, des rôles sociaux assignés et de la division du travail entre les sexes, déchirements personnels et/ou écartèlement entre deux cultures, mais aussi inégalités et injustices sociales,

[7] C. Grignon, Préface à R. Hoggart, *33 Newport Street – Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, Paris, Seuil/Gallimard, 1991, p. 8.

[8] Sur cette notion, voir P. Fustier, *Le Lien d'accompagnement*, Paris, Dunod, 2000.

[9] On utilise ici l'expression de « héros féminin » pour désigner le personnage féminin principal du roman qui, confrontée à des épreuves menaçant son intégrité physique ou psychologique, sa vie sentimentale ou sa condition sociale, oriente le récit et résout son intrigue. Cette figure se distingue ainsi de l'héroïne, évoluant parallèlement à un héros, personnage premier du récit, et qui soit s'oppose à lui, soit le soutient dans sa quête, soit constitue l'objet de cette quête.

phénomènes de violence, de racisme, de montée en puissance de partis politiques xénophobes, sont au cœur des concurrences et des affrontements auxquels sont confrontées les jeunes protagonistes des deux fictions, partagées entre la peur et le désir mêlés de grandir. Ce sont ainsi les tensions entre des représentations et des discours concurrents portés par des adultes ou des pairs « ethniquement », culturellement, socialement et/ou sexuellement situés qui sont mises en scène et proposées à la réflexion des jeunes lecteurs, invités à s'interroger sur l'altérité et les rapports de force qui clivent un monde social complexe et souvent âpre.

C'est ce qu'on se propose d'éclairer ici, en se fondant sur l'analyse de l'engagement socio-pédagogique et politique de J. Benameur, perceptible – parfois non sans ambivalence – dans les caractéristiques et les valeurs qu'elle attribue aux protagonistes adolescentes décrites dans les deux romans précités ainsi que dans les situations auxquelles elle les confronte.

Samira la réfléchie ou la révolte contenue : les conditions de la fortune d'un héros féminin métissé

Premier roman pour la jeunesse de l'écrivaine publié en 1992 puis réédité en 1999 aux Éditions Père Castor Flammarion, *Samira des Quatre-Routes* place au cœur du récit un héros féminin métissé, Samira Benamri, collégienne de 13 ans d'origine algérienne vivant dans une « cité » populaire reléguée de banlieue parisienne (le quartier des « Quatre-Routes » qui apparaît dès le titre commentaire), en révolte face à la tradition culturelle qu'incarnent ses parents, et à laquelle se soumet sans rébellion sa sœur aînée Fatima, âgée de 18 ans. Celle-ci s'apprête à quitter le lycée sans diplôme pour épouser le très conservateur Kaddour, comptable d'entreprise et professeur d'arabe bénévole dans le quartier, que sa famille a choisi pour elle. Samira s'insurge contre cette situation : « Je voudrais quelquefois m'appeler Dupont, Berthaud ou Simonnet et rentrer dans une maison où on ne se réjouit pas de marier les filles à dix-huit ans à peine, sans diplôme, sans rien.[10] »

Souhaitant pour sa part poursuivre ses études afin de devenir journaliste, rêvant de liberté, d'indépendance et de justice, Samira cherche à aider son camarade de classe François Rodier, dont elle est secrètement amoureuse et qui vit avec sa mère, peintre divorcée, dans une grande maison « des beaux quartiers » voisins. Le roman oppose ici frontalement l'espace de la cité populaire à celui de la coquette banlieue résidentielle pavillonnaire réservée aux classes moyennes qui la jouxte, proposant ainsi une représentation située des hiérarchies sociales et des frontières symboliques qui clivent les modes de vie : « Je suis maintenant passée du côté

[10] J. Benameur, *Samira des Quatre-Routes, op. cit.*, p. 30.

des pavillons. On dirait que c'est une autre ville, ici. Les petits jardins les uns à côté des autres et les jolis portails. Ici aussi, le linge sèche, mais sur des cordes à linge, derrière les maisons. Il doit sentir bon quand on le rentre, le soir. […] C'est donc ici que vit François. Quelle chance ! », remarque Samira lorsqu'elle se rend chez son ami[11].

Traumatisé par la violente agression par un groupe de militants d'extrême-droite dont il a été victime avec son frère aîné Éric après que ce dernier a pris le parti de jeunes beurs – prestement assimilés à des « casseurs » par les journalistes – lors d'une manifestation lycéenne[12], François vit claustré chez lui. Terrorisé, il refuse de retourner au collège. À la demande de sa professeure de français et avec la complicité de son amie Marianne – mais en dissimulant avec culpabilité[13] ses visites à son père sévère qui contrôle strictement les fréquentations de ses filles et refuse de les laisser sortir de la maison en dehors des temps scolaires –, Samira apporte à François leçons et devoirs après les cours, et noue progressivement avec lui un dialogue complice qui parvient à le faire sortir de son mutisme. Transcendant les barrières sociales, culturelles et ethniques, leur amitié amoureuse fondée sur une base égalitaire et une empathie compréhensive mutuelle leur permet de surmonter les obstacles conjoncturels et semble pouvoir s'ancrer dans la durée.

Métis culturelle écartelée entre deux univers[14], « déplacée » où qu'elle soit, Samira se débat tout au long du récit entre son désir d'émancipation/intégration sociale et culturelle en tant que fille d'origine algérienne, et son souci de ne pas trahir les siens. « Ce qui m'a poussée à écrire ce roman, c'est la conscience que j'ai prise de l'aggravation du problème posé par la double culture, aggravation très lourde pour les filles en particulier, en milieu maghrébin. Née

---

[11] Samira découvre ensuite les « vastes » pièces joliment décorées de la maison et la grande chambre-refuge que François occupe seul, alors qu'elle est obligée de partager la sienne avec sa sœur aînée (*Ibid.,* p. 62 et 67).

[12] Peut-être jugée trop sombre, cette scène d'agression, présentée comme révélatrice de la bêtise et de l'intolérance, n'est pas décrite dans le roman. Seules ses conséquences psychologiques sur François sont évoquées.

[13] La culpabilité et la honte qu'éprouve Samira, liées au mensonge envers ses parents, apparaissent symptomatiques de son écartèlement entre deux cultures : son amour pour François et l'aide qu'elle souhaite lui apporter apparaissent confusément incompatibles avec les fidélités familiales : « […] j'ai l'impression très forte d'être vraiment à ma place et en même temps de trahir. Mais quoi ? », s'interroge ainsi l'adolescente (*Ibid.,* p. 47). Et, plus loin : « C'est la première fois que je mens aussi fort à mes parents. J'ai honte. Comment pourrai-je regarder mon père en face ce soir ? Pourtant, je suis sûre que j'ai raison. Après tout, je ne fais rien de mal », réfléchit-elle lors de sa première visite à François (*Ibid.,* p. 61).

[14] La tension dans le rapport avec la langue arabe du pays d'origine que Samira ne maîtrise pas cristallise ce malaise : « […] nous avons appris qu'en Algérie, bientôt, tout serait écrit en arabe, […] la langue française allait disparaître des journaux, de la communication, de tout. Ma mère […] s'est réjouie, et Fatima aussi. – Il est grand temps, disent-elles, qu'on en revienne à la langue du pays. […] Moi, j'ai eu tout à coup le cœur serré. Alors, comment je ferai pour comprendre quand j'irai là-bas aux vacances puisque je ne lis pas l'arabe ? Ma langue maintenant, c'est le français. Je serai vraiment une étrangère qui ne comprend rien. On ne voudra plus des gens comme moi. On les mettra à l'écart. J'ai le cœur gros. […] Ce n'est pas en supprimant une richesse qu'on combat la pauvreté. » (*Ibid.,* p. 88-89).

de parents d'origine étrangère, je suis d'autant plus sensible à cette question », déclare J. Benameur en entretien.

L'auteure multiplie ainsi dans le roman les déclarations d'intentions émancipatrices qu'elle prête à Samira rêvant d'un avenir meilleur, où les filles, libérées du poids de l'ordre patriarcal, ne sont plus d'éternelles mineures, assignées à la seule maternité : « Moi quand je serai grande, je prendrai la pilule et j'aurai des enfants quand je voudrai seulement[15]. » « Un jour, je n'habiterai plus ici. Et je me jure, aujourd'hui, et pour toujours, que je n'aurai pas besoin d'un Kaddour pour m'en sortir.[16] » ; ou encore, comparant ses aspirations à celles de sa sœur aînée : « Elle a choisi la tradition. […] [Elle veut] vivre comme les vieilles de là-bas. Pas moi ! Moi, j'ai l'impression d'être une étrangère ! […] Si un jour j'épouse un garçon, ce sera pour qu'il soit […] un égal, pas un maître.[17] »

L'écrivaine rappelle aussi qu'à l'époque de l'écriture du récit, en 1991, les débats autour de la laïcité, que cristallise la polémique à propos du port du « voile islamique » par de jeunes musulmanes à l'école, sont d'une actualité brûlante. Dans le roman, Samira rejette d'ailleurs catégoriquement le *hijab*, symbole pour elle d'une tradition culturelle et religieuse aliénante et répressive pour les filles : « J'ai vu des filles à l'école remettre le voile comme c'était la coutume là-bas. Et leurs frères viennent les chercher maintenant à la sortie, ou leurs cousins. Moi, je ne veux pas qu'on vienne me chercher. Je veux garder mon jean et mes cheveux libres. Je ne veux pas du voile.[18] »

Pourtant, la révolte de Samira demeure réfléchie et largement contenue : constituant le lecteur en interlocuteur privilégié, elle ne s'exprime que dans le secret du for privé au cours de longs monologues intérieurs – que la narration à la première personne du singulier rend plus saillants –, ou dans les échanges épistolaires avec son confident François, mais ne se manifeste jamais dans des discours publics ou dans des comportements frontaux d'opposition, qui bouleverseraient radicalement la hiérarchie des rôles assignés par la tradition familiale. Dans ces conditions, le roman conclut (plutôt naïvement) au triomphe possible des idéaux de Samira ; elle sort de l'épreuve psychologique confortée dans ses choix « intégrationnistes » (parfois contrariés par le racisme ambiant)[19] et sa réflexion sur la place complexe qu'elle

---

[15] *Ibid*., p. 16.
[16] *Ibid*., p. 25.
[17] *Ibid*., p. 104 et 126.
[18] *Ibid*., p. 39.
[19] Jamais nostalgique, la fidélité (largement convenue) au pays d'origine (d'ailleurs presque exclusivement désigné grâce à la périphrase « là-bas », marquant l'éloignement référentiel) prend souvent la forme distanciée d'un attachement « scolaire » aux inventions et aux prouesses historiques par trop oubliées en Occident d'illustres ancêtres ; c'est ce qu'exprime Samira dans une lettre à François : « *Je n'ai pas envie de cacher d'où je viens. Je suis fière d'appartenir à un peuple qui a inventé les chiffres, qui a construit des monuments*

occupe dans le monde social en tant que fille issue de l'immigration maghrébine, assumant « la richesse » de sa position « d'entre-deux », et ayant gagné la compréhension et la confiance d'un amoureux « français » doux et sincère – sans pourtant que la réussite de la relation soit *in fine* certaine. Dans ce premier roman dont la thématique centrale apparaît assez sombre, l'espoir demeure résolument placé du côté de l'adolescente qui, s'extrayant (au moins en partie) des rapports de domination sexuée et culturelle, acquiert une nouvelle confiance en elle-même.

Pourtant, tous les héros féminins de J. Benameur n'ont pas les mêmes probabilités de se réaliser. D'autant moins qu'ils affichent de manière ostentatoire un caractère radicalement subversif de l'ordre patriarcal, en cherchant à s'approprier par des coups de force symboliques des attributs masculins traditionnels, à l'instar du personnage insoumis de Yasmina dans le roman au titre en forme interrogative *Pourquoi pas moi ?*

Yasmina la guerrière ou la « malédiction d'être une fille » : l'infortune d'un héros féminin subversif

Troisième roman pour la jeunesse de l'écrivaine publié en 1997 chez Hachette Jeunesse et réédité en 2002, *Pourquoi pas moi ?* raconte la rébellion radicale d'un autre héros féminin autrement plus transgressif que le précédent, Yasmina. D'origine maghrébine elle aussi, cette collégienne de 13 ans est entrée en révolte frontale contre la tradition culturelle et l'ordre patriarcal qu'incarne sa famille ouvrière[20], lesquels imposent le cloisonnement des espaces masculins et féminins, hiérarchisent les rôles, les prérogatives (telles celles, que Yasmina estime enviables, de devenir chef de bande, sortir le soir, avoir des conversations privilégiées avec le père, cracher, boire directement au goulot de la bouteille, siffler avec les doigts et la

---

magnifiques, qui a permis d'aller si loin dans l'art de la musique, de la calligraphie, de l'astronomie, de la navigation, et qui a apporté tant de choses qui servent à tous aujourd'hui. […] C'est en cours d'histoire que j'ai appris avec émerveillement tout ce que mes ancêtres avaient fait de beau et j'ai été fière, oui. […] Maintenant, en plus de mon pays de soleil, j'aime la France et j'aimerais la connaître mieux encore, la visiter. Mais pas si je vois écrit sur les murs "MORT AUX ARABES" ou si j'entends "Ils n'ont qu'à retourner chez eux". On ne prend le pain de personne. » (*Ibid*., p. 102-103).

[20] On notera que dans les deux romans évoqués, J. Benameur s'écarte sensiblement de la représentation stéréotypée, récurrente dans nombre de romans pour la jeunesse, d'une famille « idéale », pourvoyeuse d'amour, de tendresse et de protection, havre de paix et lieu d'épanouissement. Au contraire, ce sont ici surtout les tensions, la fermeture, les carcans de la tradition et ses interdits qu'elle incarne, en particulier pour les filles d'origine maghrébine pour lesquelles l'enjeu majeur est de conquérir une autonomie.

bouche, ne pas ranger sa chambre, parler grossièrement, et même étudier ou lire[21]…) et les pouvoirs pour, *in fine*, contrôler les filles dès qu'elles commencent « à avoir de la poitrine »[22], les claustrer au foyer et les reléguer dans le rôle de mère et d'épouse. Encouragée par sa professeure de dessin et Lee-Qong, une orpheline vietnamienne introvertie, rescapée d'un boat people – « la seule fille qu'elle supporte »[23] –, Yasmina rêve de devenir peintre… mais surtout d'être un garçon, avec toutes les prérogatives attachées à ce statut envié. Ainsi s'exprime la révolte de l'adolescente devant l'asymétrie des rôles sociaux sexués assignés : « Mais qu'est-ce qu'ils ont tous, avec ça ? Une fille et un garçon, c'est si différent ? Ça bouffe plus la même viande ? Ça respire plus le même air ? Alors quoi ? Qu'est-ce qu'ils avaient, à en faire une histoire comme ça ?[24] » ; « […] c'est pas une malédiction, quand même, d'être une fille ! […] Pourquoi ça enlève des droits que les autres ont, juste parce qu'ils sont des garçons ?[25] » Socialisée dans l'enfance aux comportements masculins valorisés par un frère aîné érigé en modèle sexué identitaire, Yasmina rejette violemment les attributs – volontairement stéréotypés – de la féminité adolescente et se réjouit ainsi de n'être pas « devenue une fille […] qui ne pense qu'à se coiffer, à faire des chichis et à ricaner trop fort dès qu'un garçon passe. Une bouffonne, quoi »[26], qui « parle pour ne rien dire »[27]. « […] Mon tour de poitrine, j'm'en fous ! Quand je pense qu'il y en a au collège qui prennent des airs de stars parce qu'elles ont le soutien-gorge Machin ! Les bouffonnes !...[28] » Mal à l'aise avec sa féminité naissante, l'adolescente rétive aux concessions adopte pour se démarquer de manière

[21] Ainsi répond le père de Yasmina, lorsque son frère Rachid l'encourage à s'appliquer à l'école : « 'Ouais ouais […] mais attention aussi que ça lui monte pas trop à la tête, les études ! Une fille, ça doit pas passer tout son temps dans sa chambre à lire…' » (J. Benameur, *Pourquoi pas moi ?, op. cit.,* p. 85). La méfiance paternelle parfois entretenue avec l'univers scolaire s'explique par la crainte que cette socialisation ne détourne les filles de ce qui demeure selon la tradition leur vocation première, indépassable : trouver un « bon mari » et avoir des enfants.

[22] *Ibid*., p. 48. Le roman n'aborde qu'implicitement les risques que la puberté et l'éveil sexuel des filles leur font courir dans les représentations parentales à travers quelques allusions : depuis qu'elle est réglée, Yasmina a ainsi l'impression d'être regardée « de travers », de devoir faire « attention à ci et à ça » (*Ibid*., p. 48) : c'est qu' « en dehors de l'école depuis qu'elle a treize ans, le monde est devenu peuplé de garçons et de dangers pour ses parents » (*Ibid*., p. 73). On rappellera que dans la tradition arabo-musulmane, les notions de pudeur, d'honneur (capital symbolique collectif détenu en propre par une lignée familiale), de honte et l'interdit de la virginité contraignent drastiquement, dès la puberté, les corps féminins, soumis aux prescriptions religieuses et à la surveillance communautaire polymorphe. Voir L. Abu-Lughod, *Sentiments voilés*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2008 ; M. Chebel, *Le Corps en Islam*, Paris, PUF, 2004 ; I. Charpentier, « Virginité des filles et rapports sociaux de sexe dans quelques récits d'écrivaines marocaines contemporaines », *Genre, Sexualité et Société*, n° 3, printemps 2010 [en ligne : http://gss.revues.org] ; I. Charpentier, « Entre Islam et traditions – L'interdit de la virginité féminine (et ses contournements) au Maroc », *Sociologie Santé*, n° 31, mars 2010, pp. 197-219.

[23] J. Benameur, *Pourquoi pas moi ?, op. cit.,* p. 25.

[24] *Ibid*., p. 18.

[25] *Ibid*., p. 67.

[26] *Ibid*., p. 24.

[27] *Ibid*., p. 25.

[28] *Ibid*., p. 48.

provocatrice de celles qu'elle qualifie de « chichiteuses »[29] un langage, un habillement (blouson, jean, baskets et non « la belle robe à fleurs petite fille modèle, nulle » qui ferait tant plaisir à son père[30]) et des « qualités » communément considérés comme masculins (le courage, l'attirance pour l'action périlleuse, l'agilité, l'endurance, la détermination, mais aussi l'agressivité dans les paroles, les intentions ou les comportements – lorsqu'elle est en colère, Yasmina peut ainsi « gifler » et « griffer »[31], [elle a] la « rage »…), qui apparaissent singulièrement « déplacés » dans l'univers familial et social de référence. Car la première préoccupation de ce « garçon manqué »[32] en souffrance, présentée – complaisamment – d'emblée comme revancharde, butée, « mal embouchée » et, pour tout dire, peu « sympathique », est de bouleverser radicalement la distribution hiérarchique des rôles sociaux différenciés assignés traditionnellement à chacun des deux sexes, en prenant la tête d'une bande de garçons de la « cité » de la banlieue parisienne où elle vit. Elle occuperait ainsi la place laissée vacante par Rachid, son frère aîné et complice tant admiré, qui s'est pourtant progressivement éloigné d'elle lorsqu'il est « devenu un homme » et qu'il est parti travailler comme apprenti dans le garage de son oncle à plusieurs centaines de kilomètres de là. Or, « la bande des Buttes-Rouges » est exclusivement masculine, et n'admet donc pas de fille dans ses rangs. Pour réaliser ce rêve qui tourne à l'obsession et « exister enfin », la jeune fille, dépeinte dès le début du roman comme « une guerrière », est prête à prendre tous les risques pour relever, au péril de sa vie, le défi initiatique qui consiste à apposer l'empreinte rouge d'une brique fétiche le plus haut possible sur le mur du collège. Obnubilée par cet exploit, inconsciente du danger qu'il présente pour son intégrité physique malgré les mises en garde répétées de la réservée Lee-Qong, Yasmina fugue par le tenter et fait une chute grave qui, ayant probablement touché la moelle épinière, la laisse paralysée depuis la taille et lui interdit dorénavant l'usage de ses jambes. Longuement hospitalisée, elle tue son ennui en consacrant tout son temps à sa passion première, le dessin, et apprend que son père pourtant intransigeant, sous la pression de sa mère bouleversée par l'accident et ce qu'il a révélé de la personnalité rétive de Yasmina, accepte désormais ce dont il refusait d'entendre parler auparavant : la possibilité pour elle, au sortir de l'hôpital, de prendre des cours de dessin en dehors de l'école. Au final, celle qui a refusé de « rester à sa place » et qui voulu bouleverser de manière radicalement subversive les rapports de domination sexuée est brutalement ramenée au principe de réalité. N'ayant pas opéré le « bon » choix, elle est cruellement punie :

[29] *Ibid*., p. 24.
[30] *Ibid*., p. 48 et 50.
[31] *Ibid*., p. 50.
[32] *Ibid*., p. 47.

privée (temporairement ? Ce dur récit d'apprentissage n'ouvre ici qu'un faible espoir) de sa mobilité, n'ayant évidemment plus aucune chance de réaliser son aspiration manifestement par trop transgressive (prendre la tête de la bande de garçons), Yasmina voit néanmoins grâce à ce drame et au nécessaire retour sur soi qu'il implique un autre champ des possibles s'ouvrir devant elle, interdit jusqu'à lors, mais aussi objectivement plus compatible avec les représentations communes : les « qualités » artistiques habituellement reconnues aux femmes et la distribution genrée des rôles sociaux[33]…

Initiations à la diversité des cultures, incitations au questionnement citoyen et vecteurs de valeurs éthiques telles que la tolérance, l'égalité, l'humanisme, les deux romans se font aussi supports de critique sociale, en ce qu'ils dénoncent indéniablement l'ordre patriarcal qui pèse encore fortement sur les filles issues de l'immigration maghrébine – sans toutefois toujours éviter la reproduction de stéréotypes de genre. Le triptyque « *race, class, gender* » cher aux *Cultural Studies*[34] y apparaît néanmoins constamment interrogé (parfois non sans ambivalence), chaque récit portant alternativement la focale sur l'un de ces éléments, et questionnant sa prévalence sur les autres dans les rapports de domination triplement articulés autour du genre, de l'origine ethnique et de la classe sociale. Objets d'appropriations et d'usages différenciés par les deux héros féminins concernés, ces éléments combinés font peser sur leurs trajectoires respectives des contraintes contrastées, et ne leur ouvrent pas, en définitive, les mêmes possibilités subjectives et objectives de réaliser leurs aspirations.

Mais est-ce ainsi que les jeunes lecteur(trice)s s'approprient les intrigues ? Quelles interprétations en font-ils ? Comment perçoivent-ils les fortunes différentes des deux protagonistes ? À travers la constante sociale contenue dans ses romans pour la jeunesse qui ne visent ni à noircir, ni à édulcorer une réalité complexe, tout en abordant l'adolescence dans sa diversité sociale, économique et culturelle, J. Benameur renvoie à des enjeux plus intimes. Elle dit vouloir contribuer à la prise de conscience des injustices sociales, par ailleurs « ethniquement » et sexuellement situées : elle souhaite œuvrer « à ouvrir [ses lecteurs] au monde, et à leur rendre le monde lisible », affirme-t-elle en entretien. Seule une étude sociologique robuste des réceptions concrètes, par hypothèse différenciées et plurielles[35], de ses récits par les jeunes publics auxquels elle les destine pourrait permettre de lever le voile

[33] Voir aussi S. Cromer, « Genre et littérature jeunesse en France : éléments pour une synthèse », *Nordiques*, n° 21, 2010.

[34] Voir A. Mattelart, É. Neveu, *Introduction aux Cultural Studies*, Paris, La Découverte, 2003 ; H. Glévarec, É. Macé, É. Maigret [dir.], *Cultural Studies. Anthologie*, Paris, Armand Colin, 2008.

[35] Voir I. Charpentier [dir.], *Comment sont reçues les œuvres ? Actualités des recherches en sociologie de la réception et des publics*, Paris, Créaphis, 2006.

sur ce point aveugle de l'analyse et de saisir les conditions genrées, culturelles, sociales… de réussite d'une telle stratégie auctoriale, inséparablement esthétique, didactique et politique.